

## Compte rendu de lecture

**Les soldats de la Grande Guerre dans Compagnie K** de **William March**, par JF Cocquet publiée dans le Bulletin 2016 de la Société d'Emulation d'Abbeville.

**Évelyne BRANDTS**

Ce bulletin comporte 5 grandes communications, 5 comptes rendus de différents ouvrages, tous ces CR signés par le même auteur, ainsi que tous les procès-verbaux des séances mensuelles de l'année 2015.

L'article dont je vous présente le résumé propose l'analyse de l'ouvrage cité.

*En 1917, l'Américain William March (1893-1954) s'engage dans les marines puis part bientôt pour la France. De retour, célébré comme un héros, l'ancien combattant restera hanté par cette guerre et décidera d'écrire en cent treize fragments, **Compagnie K**, son expérience des tranchées et celle de ses compagnons. Chaque soldat raconte le quotidien de sa compagnie sous forme de brefs chapitres. Une fois rassemblés, ils composent un tableau effrayant où voisinent le tragique et l'absurde, la pesanteur de l'attente et la brutalité de l'assaut. March mettra dix ans à finir ce texte, paru en 1933, devenu un grand classique. — Christine Ferniot*  
Il ne sera traduit et ne paraîtra en France que 80 ans plus tard, en 2013

D'emblée JF Cocquet dépasse le cadre narratif du livre pour en extraire la philosophie. En préambule, il oppose la « commémoration », « mystique républicaine », qui repose sur l'éthique du respect, et l'« œuvre historique », qui conserve envers les faits la distance de l'objectivité, mais qui, l'une comme l'autre, dépersonnalisent et désincarnent le passé.

William March, à travers la forme romanesque qu'il a donnée aux 113 témoignages, entend livrer « une histoire de toutes les compagnies de toutes les armées », dénonçant « l'imposture épique à laquelle recourt la propagande. »

En effet, l'épopée vise le triomphe du Bien sur le Mal, qu'il s'agit d'éliminer. Mais dans les deux camps en présence, l'ennemi est présenté pareillement comme l'incarnation du mal, sous un jour monstrueux et barbare. Le Bien et le Mal ne sont donc pas opposés, mais interchangeables : le barbare, c'est l'autre. Et les protagonistes sont les jouets du même art de la propagande.

Dans la perspective épique, la victoire consacre la supériorité d'une civilisation qui serait voulue par la Providence, mais l'ironie, bien perçue par les combattants, étant que de chaque côté, on invoque à son profit le même Dieu, ce « dieu universel », qui serait « zélateur d'une cause particulière » ! (Gott mit uns !)

Dieu ayant déserté le champ de bataille, aucune transcendance ne donne corps à un élan collectif. Chacun se retrouve seul, à la guerre comme au pays où le soldat mutilé, d'abord acclamé en héros, est abandonné à son sort dès le lendemain de son retour.

Dans *Compagnie K*, c'est la **notion d'humanité** elle-même qui est remise en question.

En effet, devant la diversité des comportements générés par la guerre, qui vont de la réification de l'ennemi considéré comme « une matière à broyer », « une cible à atteindre » à des comportements

compassionnels ; allant, face à la barbarie, de l'indifférence à « la conscience d'une faute irrémissible. » il n'est pas possible de discerner une « essence humaine universelle », qui mènerait à terme à une société où « l'homme serait... pour l'homme l'égal en dignité et le frère. » Compagnie K dément cet idéal humaniste d'une « nature humaine définissable » puisque l'individu lui-même ne parvient plus à se reconnaître dans ses actes. Le mot « humanité » ne recouvrirait plus qu'une imposture.

Abandonné de Dieu, ne croyant plus en l'homme, le monde de « Compagnie K » est bien celui de **l'absurde**.

Celui-ci pollue les relations humaines, rend les échanges impossibles. Dans ce contexte de guerre, l'absurde naît tout d'abord du choc entre « la vie, l'expression de la liberté ou de la spontanéité », d'une part et de l'autre, des « normes implacables, dérisoires » mais « redoutables si elles ne sont pas observées. L'incommunicabilité entre ces deux mondes, celui de l'amour, illustrée par la rencontre de deux soldats avec des amoureuses occasionnelles, et celui de « la loi écrite ou coutumière », conduira les deux soldats à la mort, l'un massacré par des paysans, l'autre exécuté pour désertion.

L'impossibilité des échanges peut résulter également du « consentement à la force des choses. » C'est ce qu'illustre l'histoire de, l'estafette Manuel Burt qui, de retour en Amérique, est hanté par le souvenir d'un soldat allemand qu'il a tué et avec lequel, en d'autres temps, il aurait pu se lier d'amitié : « l'absurde est là qui s'énonce dans le pourquoi sans réponse du remords. »

En revanche, s'il arrive que l'échange s'établisse entre belligérants des deux bords en une règle du jeu tacite, il y est mis rapidement fin : « Les hommes qui fraternisaient » sont considérés comme coupables de « trahisons pour l'humanité » (on en a une illustration dans le film Joyeux Noël, à l'issue duquel les soldats des camps ennemis, coupables d'avoir fraternisé le soir de Noël, sont condamnés à de lourdes sanctions)

La guerre soulève enfin la question de **l'existence de Dieu** : en effet, « la désertion de Dieu fonde l'absurde parce qu'elle prive les hommes de tout espoir et de toute justification. » : ou Dieu est une illusion, ou il s'est détourné des hommes, tolère la violence et la cruauté, ou encore il est impuissant à intervenir dans la dynamique du monde. »

C'est la finalité même de l'Histoire qui est remise en cause telle que la professent la tradition providentialiste des chrétiens ou la conception du Progrès chère au Siècle des Lumières. Dès lors l'Histoire ne peut plus défendre l'idée d'un mal « nécessaire à l'avènement du bien » et « Rien ne saurait plus justifier ou relativiser les souffrances, chaque souffrance est un absolu isolé. » L'Histoire apparaît donc comme le règne de l'arbitraire, de la violence exacerbée, inutile, incompréhensible.

Le constat désabusé est que les leçons de l'Histoire ne sont pas retenues : des jeunes gens engagés après la guerre dans une « Société pour la prévention de la guerre », finissent par s'engager dans l'armée, succombant à « l'oubli du non-oubli », c'est-à-dire au non-respect de l'obligation morale du souvenir.